

Que faire ?

Commençons, cette fois, par des questions.

S'interroger sur l'avenir et s'en désespérer ? Ou mieux comprendre le présent pour peser sur l'avenir ?

C'est sur cette alternative que se clôt un livre devenu ancien et tant de fois cité ; ses pages sont un peu jaunies et il est tout écorné d'avoir été si souvent feuilleté. Nous voulons parler des *Villes invisibles* d'Italo Calvino (paru voici 40 ans, deux ans après sa publication en italien). Peut-être peut-on commencer ici par commémorer parce que l'actualité, au moment de la publication de ce 6^{ème} numéro de notre revue, nous déborde ?

Alors serons nous le Grand Kahn : « Tout est inutile, si l'ultime accostage ne peut être que la ville infernale ».

Ou choisirons nous d'être de l'avis de Marco Polo : « L'enfer des vivants n'est pas chose à venir », c'est « l'enfer que nous habitons tous les jours, que nous formons d'être ensemble. Il y a deux façons de ne pas en souffrir. La première réussit aisément à la plupart : accepter l'enfer, en devenir une part au point de ne plus le voir. La seconde est risquée et elle demande une attention, un apprentissage, continuel : chercher et savoir reconnaître qui et quoi, au milieu de l'enfer, n'est pas l'enfer, et le faire durer, et lui faire de la place ».

Le choix même de la thématique du dossier sur la ville contemporaine, le néo-libéralisme, ses effets en terme de justice spatiale, ou plutôt d'injustices spatiales, atteste de notre choix pour Marco Polo. Il s'agit bien de dénonciation (dans un contexte d'exclusions croissantes et de creusement des inégalités sociales qui n'est plus en question), mais il s'agit surtout de critique : critique au sens de questionnement scientifique (« une attention, un apprentissage, continuel »), de recherche de ce qui échappe aux analyses superficielles (« chercher et savoir reconnaître »), de volonté d'agir sur le monde (« faire durer, faire de la place »).

Pas de changement de cap donc de notre revue. Elle reste portée par un collectif divers mais académique. D'un académisme ne jouant pas exactement le jeu actuel du monde académique qui pas moins que les espaces dans lesquels nous vivons n'est sous la pression de ce que l'on appelle le « néo-libéralisme » qui nous conduit toujours vers plus de quantification, de compétition, de marchandisation et d'accélération du temps (un temps qui donc se raréfie et nous semble bien souvent passé à faire des choses qui nous semblent vides de sens au détriment de ce qui compte vraiment) et du changement. Et c'est une des questions qui traverse sans cesse notre petit univers : faut-il être dans ce jeu, quitte à faire semblant, ou faut-il en rester à l'écart ? Et que peut signifier à terme rester à l'écart ? Chacun dira sa réponse, et les membres du collectif qui anime depuis 2009 la revue *Justice Spatiale / Spatial Justice* feront certainement des réponses diverses, des choix différents.

A l'heure d'une nouvelle réforme des Universités françaises, couplée à un projet de réforme territoriale pour le moins soudain, nombreux sont en effet les membres du comité de rédaction qui ont souhaité exprimer leurs inquiétudes, leurs critiques, voire leur colère à cet égard dans le cadre de cet éditorial. Le sujet nous a semblé trop

important, les enjeux trop grands pour être traité dans l'urgence et nous pensons devoir prendre le temps de l'échange avant de vous livrer, au plus tôt, le contenu de ces échanges dans la rubrique espace public.

Car ici, nous souhaitons un espace de liberté et de diversité, contraint seulement par les règles déontologiques de notre métier de chercheur ou d'enseignant-chercheur et l'effort pour combiner utilité sociale et qualité scientifique. Que l'un ne puisse aller sans l'autre nous est, je pense, une conviction partagée ici, sous réserve que la définition de l'utilité sociale ne soit synonyme ni d'applicabilité directe, ni d'immédiateté, ni enfin de rentabilité. Une forme d'engagement donc, hors (mais seulement relativement) de bien des cadres actuels, dans un projet fondé sur le don : don du temps pour faire, don de l'espace d'écriture.